

Ksawery Pruszyński, *Espagne rouge, scènes de la guerre civile 1936-137*, Buchet-Chastel, Paris, 2020.

Ksawery Pruszyński est un journaliste polonais. Né en 1907, dans une famille noble de Volhynie (aujourd'hui en Ukraine). Il réalise des études de droits à Cracovie mais se tourne assez tôt vers le journalisme et relate ainsi les tensions autour de Dantzig ou le développement des mouvements sionistes. C'est grâce à l'obtention d'un prix qu'il peut se rendre en Espagne en septembre 1936 où il reste jusqu'en mars 1937 pour observer mais aussi tenter de comprendre le conflit qui se déroule alors dans un pays qui au départ peut lui paraître très étranger. Il ne parle pas l'espagnol mais maîtrise très bien le russe et le français (ce qui lui permet de discuter régulièrement avec les officiers républicains). Il est donc dépendant pendant un temps de l'intermédiaire d'un ou d'une traductrice (ses échanges avec les soldats et ses allers et venues entre Madrid et le front sont facilités par Mlle Jeziorańska, correspondante de l'agence télégraphique polonaise qui lui sert principalement de traductrice). Cependant, au fil des récits, il semble s'approprier suffisamment la langue pour pouvoir interroger les personnes croisées. Car ce qui intéresse surtout Ksawery Pruszyński c'est de faire le portrait d'hommes et de femmes ordinaires broyés par un conflit dont les enjeux dépassent les limites de l'Espagne.

Cet ouvrage est composé de cinq parties. Quatre d'entre elles peuvent être catégorisées comme des reportages. L'auteur décrit d'abord son passage de la frontière franco-espagnole et son arrivée à Barcelone avant de décrire les combats dans le sud de l'Espagne, la bataille de Madrid et la situation du pays basque au printemps 1937. Ces quatre parties contiennent chacune des descriptions des lieux mais surtout de personnes. Chaque rencontre est aussi l'occasion d'analyser la situation économique et sociale de l'Espagne depuis la fin du XIX^e siècle. Ainsi dès le chapitre 2, le portrait de Rosa, une jeune prostituée vivant à Barcelone permet à Ksawery Pruszyński d'évoquer la situation socio-économique du pays. La jeune femme « vient d'une famille paysanne qui a placé ses quatorze enfants partout : au couvent et au lupanar, au séminaire et à l'office, à la milice ouvrière et au "Tercio", la célèbre légion étrangère du Maroc, dans laquelle servent surtout des Espagnols et qui est devenue la garde prétorienne du général Franco¹ ». Cette famille est originaire de Murcie, région des minifundia, des familles nombreuses où naissent autant d'enfants qu'ils en meurent, une situation tellement misérable qu'elle place, selon l'auteur, ces familles hors de l'histoire. En effet, que ce soit avant la guerre et la révolution sociale de Barcelone ou après celle-ci, Rosa est contrainte d'exercer le même métier pour survivre, seules les professions de ses clients ont changé. Attaché aux acteurs inconnus de l'histoire, Ksawery Pruszyński réalise ainsi différents portraits : celui de deux miliciens communistes qui l'accompagnent sur le front, celui du secrétaire politique local d'un petit village, celui d'un médecin à Almeria, celui d'un colonel-ouvrier à Madrid etc. L'ouvrage offre donc des portraits variés qui témoignent de l'ampleur des enjeux qui se nouent lors de la Guerre civile.

En effet, l'autre point fort de cet ouvrage est de présenter la complexité politique, sociale mais aussi culturelle de cette guerre même si l'auteur n'a eu des contacts qu'avec la partie républicaine. Une des questions qui revient souvent sous la plume du journaliste est « comment faire pour que le

¹ Ksawery Pruszyński, *Espagne rouge, scènes de la guerre civile 1936-137*, Buchet-Chastel, Paris, 2020, p.57.

révolutionnaire ne se sente pas aussi étranger dans les tranchées que le militaire sur les barricades ?² ». Cependant la question révolutionnaire est vite évacuée et si le journaliste est moins bavard sur celle-ci, il est cependant au fait des questions militaires et stratégiques. Il est vrai que des auteurs français comme André Malraux avaient souvent mis l'accent sur l'enthousiasme des combattants républicains. Ici le journaliste se questionne sur la capacité de ces hommes certes volontaires mais peu au fait des tactiques stratégiques ou des méthodes de combat. Surtout qu'il s'agit d'une nouvelle façon de se battre que dépeint Ksawery Pruszyński, ce dont il est pleinement conscient. Son ouvrage s'attarde donc parfois sur des éléments précis comme l'envoi des premiers chars russes en novembre 1936 vers Getafe (événement dont il est témoin). Il cherche d'ailleurs auprès d'un tankiste russe à comprendre l'échec de cette offensive qui annonce des conflits désormais lourdement mécanisés :

« Nous n'arrivions pas à comprendre comment une force de plusieurs dizaines de tanks, qui étaient encore rares dans l'autre camp, avait pu être engagée ainsi sans résultat.

Ce n'est que bien plus tard que je trouvai la solution. Dans des conditions que je ne raconterai pas, j'eus l'occasion de parler avec l'un des tankistes russes, bien moins soupçonneux et plus bavard que le gars de Poltava. Le récit du Russe était interminable mais coloré. D'après lui, deux vagues de tanks se dirigèrent vers Seseña. L'une avançait le long des voies de chemin de fer, l'autre sur la route d'Aranjuez. Les premières lignes de défense furent brisées sans difficulté. Personne ne s'attendait à voir des tanks ici et surtout en cette quantité. La surprise fut donc totale et le village fut repris en vingt minutes.

- "Les tanks sont passés à travers comme dans du beurre, me dit le tankiste avec satisfaction.

- Et qu'est-il arrivé au beurre ? – la comparaison m'amusa.

- Pas si vite, mon frère, pas si vite."

Et il raconta qu'après avoir traversé le village ils se remirent en ordre de marche. Il m'expliqua à quoi ressemblait cet ordre mais j'ai oublié. Ils étaient prêts à continuer leur progression, selon les plans de l'offensive. Mais il s'avéra alors que l'infanterie de miliciens qui devait les suivre n'arrivait pas. Elle n'était pas là. Sans infanterie, les tanks ne peuvent rien faire de durable, m'expliqua-t-il. Pensant que les miliciens avaient eu besoin de plus de temps pour contrôler Seseña, ils repartirent les aider. Et il s'avéra que les réguliers et les Maures, bien qu'ils aient été surpris, opposaient une résistance acharnée. Le Russe me donna des détails presque invraisemblables. Ils auraient monté leurs canons sur le toit des maisons et tiré à bout portant sur les tanks qui arrivaient. Il n'y avait rien à faire, il fallait rentrer dans ces maisons. C'était pas un problème, on est rentré. Mais la construction espagnole, racontait-il en hochant la tête, c'est pas la nôtre, elle est pas en bois, dit-il en méditant cette profonde découverte, tu passeras pas au travers, en long ou en large. Elle est en pierre. Notre char avait foncé dans le mur qui s'était écroulé, en écrasant les Maures, ces serpents. Mais il y avait un deuxième mur, et là rien à faire. On veut revenir sur la route mais on peut pas prendre d'élan à cause du mur, et en arrière il y a une montagne de gravats à cause du premier mur qui est tombé – on passe pas. Et il y a déjà un Maure sur le tank, avec de l'essence ! Il la verse et y met le feu. On a perdu deux machines comme ça. Dans ce village qu'on avait pris en un éclair.

Je lui posais une question sur les miliciens. Ils n'avaient pas bougé. Ils étaient restés sur la route et avaient observé le passage des tanks dans le village, avec plus de curiosité que d'enthousiasme. Effectivement, la résistance du pueblo avec ses murs de pierre, défendu par d'excellents soldats, tels qu'il s'en trouvait là incontestablement, était dangereuse. Dans l'intervalle, la situation devenait critique. Les miliciens restaient en arrière et tout le front avait été alerté par téléphone de Seseña. Les tankistes russes durent sauter hors de leurs tanks, couper les fils téléphoniques tirés par terre, trop tard, et souvent sous un déluge de balle. Pendant ce temps, les premiers

² Ksawery Pruszyński, *Espagne rouge, scènes de la guerre civile 1936-1937*, Buchet-Chastel, Paris, 2020, p.114.

projectiles d'artilleries commencèrent à tomber, puis apparurent les tanks italiens peu nombreux mais plus gros. L'aide russe, ou plutôt la collaboration entre tanks russes et miliciens de l'infanterie, faillit au cours de cette première opération commune. Les Russes et les Espagnols étaient dans la totale impossibilité de communiquer, ce qui constituait un obstacle de taille ; le portier de l'ambassade, rencontré sur la route, avait été envoyé comme interprète. Le tableau dessiné par le tankiste reflétait la vérité, preuve en fut donnée le lendemain par les nombreuses proclamations de la presse, disant que le tank était certes l'arme de la victoire mais que seul, sans l'appui de l'infanterie, il ne pouvait rien faire. Claridad déclarait pour la première fois : "Nous avons un armement aussi bon que celui de l'ennemi, et même meilleur, et en plus grande quantité, c'est sûr. Nous sommes plus nombreux que l'adversaire, notre moral et meilleur, nous avons tout ce qu'il faut pour vaincre"³. »

Mais ce qui semble le marquer le plus est le bombardement de Madrid ainsi que l'utilisation de l'aviation sur le front. Son témoignage comporte de longues descriptions de Madrid en feu ou sur la terreur que parcourt le front quand les avions italiens surgissent dans le ciel. Aux éléments techniques, s'ajoute l'analyse de la situation politique. Ksawery Pruszyński met en exergue les tensions qui existent entre les différents partis politiques et associations soutenant la république. Les bombardements de Madrid précipitent la décomposition du pouvoir (renforcée par l'exil du gouvernement à Valence). L'auteur décrit l'acharnement des anarchistes dans la défense des faubourgs de Madrid. Il essaie encore de se rendre régulièrement sur les lieux des combats, combats qui peu à peu se font rue par rue. Il décrit en détails les conséquences de cette décomposition du gouvernement espagnol et les tensions inter-parti lors de son retour à Barcelone fin janvier 1937 :

« Il y a encore des étendards et des saluts anarchistes – deux mains serrées, brandies au dessus de la tête, sans doute le plus bizarre des saluts révolutionnaires - l'on voit encore des bonnets phrygiens chez les ouvriers, les vestes de chauffeurs des tchékistes de Dzerjinski, mais pour la première fois il plane sur tout cela à Barcelone un air d'étape suivante de la révolution, de "vingt ans après". Sur une grande affiche deux hommes marchent côte à côte : Companys, le président de la Catalogne, et Ovsiejenko, le consul soviétique. Il y a une autre affiche : un autographe d'Ovsiejenko, et une troisième : des cours de russe sous le protectorat d'Ovsiejenko. Le local de la jeunesse trotskiste a été fermé, et selon les bruits venant de Madrid l'organe des anarchistes a été suspendu. Les 7 ; 8 et 9 novembre, ce sont eux justement, ces hommes austères avec leurs casquettes rouge et noire, qui ont initié la marche sur Madrid. Mais depuis lors, beaucoup de tanks, d'avions, de munitions et de techniciens [soviétiques] sont arrivés. De grands camions aussi sont arrivés, ceux que l'on critiquait à Motilla. Il a fallu payer pour tout cela, et pas seulement en pesetas mais en or. Avant d'affronter le fascisme, les tanks et les avions, les fusils-mitrailleurs et les canons vont broyer quelque chose d'autre encore. Le concurrent anarchiste, l'apostat socialiste, le traître trotskiste. Le Levant espagnol n'est pas seulement alimenté par des stocks d'excellent beurre et des conserves moins excellentes. C'est tout un bagage de pensée, les concepts de social-traître, d'hérésie et d'"hommage", de purge et de ligne générale qu'on a chargé dans les ports d'Odessa et de Leningrad. En échange, de tanks, de techniciens, de camions et de beurre, les vieux règlements de compte de cette révolution-là commencent à réguler de leur pression d'acier les affaires de la révolution espagnole⁴. »

Un autre des thèmes régulièrement évoqué par l'auteur est celui de la place de la religion. C'est là peut-être l'aspect parfois le moins pertinent du livre. Il ressort que, comme beaucoup de ses contemporains, l'auteur a été beaucoup choqué par les exactions menées côté républicain contre les

³ Ksawery Pruszyński, *Espagne rouge, scènes de la guerre civile 1936-1937*, Buchet-Chastel, Paris, 2020, p.216-218.

⁴ Ksawery Pruszyński, *Espagne rouge, scènes de la guerre civile 1936-1937*, Buchet-Chastel, Paris, 2020, p.379-380.

couvents et le clergé⁵. Cependant, en cela, son point de vue est assez représentatif de celui de ses collègues journalistes étrangers⁶ présents à Madrid :

« Plus tard, bien plus tard, il [un censeur d'origine polonaise] remarqua tout de même que les étrangers, les Occidentaux, les Anglais et les Américains, auxquels la révolution importait, témoignaient d'un intérêt bizarre chez des protestants pour cette religion étrangère et que ce qui était arrivé ici à cet égard les écartait plutôt de la révolution. Il ne s'attendait pas, pas plus que les Espagnols, à que cela joue un tel rôle. La révolution avait méprisé et la religion et l'étranger. Elle comptait gagner contre eux et sans eux. Or, malgré la défense de Madrid qui avait arrêté l'ennemi mais ne l'avait pas écrasé, il devenait clair que les pays étrangers neutres allaient avoir une influence de plus en plus notable sur l'issue du combat. Et ce qui étonnait, c'était que les églises incendiées et les gens assassinés leur répugnent, leur soient odieux. A ce moment, aux yeux du camarade X. et pas uniquement aux siens, la religion et l'opinion religieuse de l'Occident devinrent un facteur, non couvert par le marxisme, qui pouvait être un allié, qui avait de l'influence et qu'il valait la peine de ménager⁷. »

Sa description du Pays basque pendant la guerre revêt alors un autre ton. D'abord parce que le Pays basque s'est très vite constitué en République autonome d'Euskadi (il n'y a donc pas eu de vide politique que l'UGT ou la CNT auraient pu être tenté de combler), mais aussi parce que le témoin insiste à plusieurs reprises sur les exactions moins nombreuses selon lui dans cette région (notamment envers l'Eglise). Une des raisons se trouve selon lui dans l'étrange alliance qui réunit républicains et membres du clergé. Il assiste en effet à une messe donnée en plein air, guère loin du front, qu'il décrit très en détails. C'est peut-être le seul passage du livre où l'auteur laisse transparaître une subjectivité qui l'empêche de percevoir les méfiances et les tensions qui se développent entre le Pays basque et la république.

L'intérêt de cet ouvrage réside donc dans le témoignage complexe qu'il offre des motivations et des vies des hommes et des femmes engagés côté républicain dans ce conflit. Il réside aussi dans sa description des différentes forces politiques républicaines et dans l'ébauche d'une future confrontation entre communisme et fascisme en Europe. Il ressort de la lecture de ce livre qu'on est frappé par sa finesse d'analyse à propos de l'intervention de l'Union soviétique, des tensions entre les différents partis politiques de gauche et de la souffrance du peuple espagnol.

Marie TARIOL

⁵ Le nombre de victimes religieuses a été estimé entre 6500 et 7000 personnes (d'après J. William J. Callahan, cité dans Anthony Beevor, *La guerre d'Espagne*, Le livre de poche, Paris, 2006).

⁶ D'après Anthony Beevor, ce n'est qu'après le bombardement de Guernica en avril 1937, que l'opinion internationale aurait basculé en faveur de la République alors qu'auparavant les attaques contre le clergé par « les rouges » avaient été abondamment relayées par les correspondants étrangers (Anthony Beevor, *La guerre d'Espagne*, Le livre de poche, Paris, 2006).

⁷ Ksawery Pruszyński, *Espagne rouge, scènes de la guerre civile 1936-1937*, Buchet-Chastel, Paris, 2020, p.308-309